

NOTES

extraites de J-C. Guillebaud, *Le Goût de l'avenir*, 2003

Ch. 8 Entre savoir et croyance

L'histoire du XX^e s. a fini par nous faire tenir le concept de croyance lui-même en suspicion. Le “grand naufrage de 1989” a marqué la défaite du “croyant” face au prudent sceptique, l'échec du militant face au circonspect.

“L'énigme que nous lègue le totalitarisme réside dans la conjonction de la violence et de la croyance” (Claude Lefort).

L'indiscutable noblesse du scepticisme contemporain : récuser la clôture mentale et l'enfermement satisfait, s'interdire toute certitude non fondée, ne plus accepter qu'une croyance collective vienne *nous dispenser de penser*. À la croyance, nous avons donc concédé un statut subalterne et un ultime refuge : celui de la vie privée, et à la condition expresse qu'elle n'engendre pas de prosélytisme.

Entre savoir et croyance, un nouveau hiatus paraît symboliquement s'approfondir . Il n'est plus seulement théorique, mais *social*, et finalement *politique*.

La distance prise à l'égard de la conviction [...] est devenue rien de moins qu'un *principe fondateur de la démocratie moderne*.

Dans une telle optique, la seule croyance nécessaire est *la croyance en la loi*, l'adhésion volontaire à ce “bien” immanent que représente la règle juridique démocratiquement élaborée (cf. le “patriotisme juridique” de Jurgend Habermas).

Mais... la nostalgie de la croyance commune, le regret de l'unité communautaire d'autrefois, la volonté – désespérée – de restauration de l'Un *continuent de hanter malgré tout l'univers démocratique*.

Pour Claude Lefort, c'est à cette nostalgie de l'Unité que risquent de venir s'abreuver les projets totalitaires d'aujourd'hui, comme ceux d'hier.

Difficulté : le **scepticisme** démocratique conduit irrésistiblement au **relativisme**. Or, le relativisme conduit à relativiser le relativisme lui-même, qui n'est après tout qu'une croyance comme les autres.

Jean-François Mattéi : “En bonne logique, celui qui pose comme *absolue* la thèse de la *relativité* des points de vue interculturels ou intraculturels doit reconnaître la validité des thèses qui récusent *son propre point de vue*, c'est-à-dire l'universalité de la thèse relativiste”.

Circularité et aporie du relativisme radical : il va vers un déni de l'universel, et parfois vers un différencialisme hasardeux. Le relativisme culturel est redoutable, car il détruit l'idée même de culture. Le respect des différences et de l'authenticité n'est pas incompatible, bien au contraire, avec une adhésion réfléchie à l'universel (Charles Taylor). Or, qu'est-ce que l'universel, sinon une croyance ?

Le pyrrhonisme (de Pyrrhon, philosophe de l'Antiquité) et le scepticisme radical débouchent sur le nihilisme. Or, on ne peut parler avec détachement du nihilisme comme si rien ne s'était passé au XX^e s. Le nihilisme est une des sources et des causes des mouvements fondamentalistes et terroristes d'aujourd'hui – qui ne

sont nullement les héritiers d'une foi vivante. Le scepticisme-nihilisme contemporain n'a *strictement rien à opposer à ce retour du mal* et des manichéismes les plus primitifs qu'il fait renaître en Occident. Le sceptique est *mécaniquement munichois*.

Schématisme de l'opposition entre "l'univers des affects, de l'émotion réactive ou consolatrice, du mystère accepté" et "l'espace de la pure connaissance – scientifique ou pas – de la rationalité instrumentale, de la netteté indiscutable d'un savoir garanti par l'expérimentation". La frontière entre croyance et savoir est loin d'être aussi tranchée. Si je crois qu'une chose est vraie, alors de manière très concrète, je *sais* que c'est vrai et je ne vivrai pas cette certitude comme aléatoire. C'est la fameuse "mauvaise foi" que Sartre avait mise en évidence. Il nous arrive de *croire* à notre insu, alors même que nous sommes persuadés de *savoir*.

Ces travestissements prennent parfois un caractère idéologique : pseudo-sciences de l'économie et de la monnaie, terrorisme des concepts et du quantitatif statistique. Dans les marchés financiers, influence de croyances, d'émotivités fantasques ou même de superstitions. Le discours libéral est *bien plus religieux qu'il ne le pense*.

La science elle-même est pénétrée de croyances, d'engouements futiles ou d'obstinations tyranniques [J-P.C. : cf. la thèse de la "génération spontanée", détruite seulement par Pasteur en 1862 ; ou encore la thèse de Lavoisier au XVIII^e s. : Rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme" (loi de la conservation de la masse, qui n'est plus valable en physique nucléaire), etc.]. Konrad Lorenz (1975) : La plupart du temps, ce qui a commencé par être une théorie scientifique devient bien souvent, au bout d'une ou deux générations, une idéologie ou un dogme. Les théories scientifiques sont toujours plus ou moins engluées dans les croyances de leur temps.

Il faut se tenir à distance de deux égarements symétriques : fanatisme et scientisme. L'idéologie moderne est la *réunion funeste d'une certitude empruntée à la science et d'une foi d'essence religieuse*.

Importance du philosophe Pierre Bayle (1647-1706), hostile au principe d'une foi commune et obligatoire, il prônait le pluralisme des croyances, dénonçait toute *doxa*. Il défendait l'idée selon laquelle *c'est la force des diverses croyances qui assure la solidité de leur cohabitation volontaire* (métaphore de la voûte gothique).

La question des rapports entre savoir et croyance est, depuis plusieurs millénaires, *au cœur de l'histoire occidentale*. Pour les Grecs anciens, l'accès à la vérité nécessitait une *conversion préalable d'ordre spirituel et éthique*. Retour sur soi, chez Platon : *épistrophê*, grâce à l'*anamnèsis* ("réminiscence"). Pour les Romains, deux concepts complémentaires : l'*auctoritas*, "autorité de la tradition" et la *ratio*, équivalent du *logos* des Grecs.

Contrairement à ceux qui parlent du Moyen Âge comme d'une époque obscurantiste, la pratique intellectuelle du libre examen est un des acquis de l'université médiévale, qui considère les œuvres classiques de la philosophie grecque comme des références quasi scientifiques. On est loin d'une opposition caricaturale entre savoir et croyance.

Quant à Descartes, il va libérer la connaissance de la foi originelle qui la garantissait (pour un saint Augustin, par exemple). Il amorce une "sécularisation de la connaissance". Mais le virage cartésien n'est pas une rupture : la philosophie des

Lumières, apothéose de la connaissance, sera plus une laïcisation de la tradition théologique qu'un rejet de celle-ci. Ce n'est pas la croyance à proprement parler qui fait horreur aux encyclopédistes ou aux révolutionnaires (la plupart d'entre eux sont d'ailleurs déistes), c'est l'instrumentalisation de celle-ci par l'Église au profit du trône.

Le fossé se creuse surtout au XIX^e siècle, "étrange mélange de scientisme arrogant, de cléricalisme régressif et de divagations paranormales" (entre autres, spiritisme).

Au XX^e s., c'est Heidegger qui coupe le plus radicalement les ponts, dès 1927, en affirmant l'*incompatibilité de principe* entre savoir et croyance. Il va plus loin que le *désenchantement du monde* de Max Weber.

Aujourd'hui, de nombreux penseurs, y compris de grands scientifiques, mettent en évidence la *complémentarité de la foi et de la raison*. Ludwig Wittgenstein (1889-1951), résolument agnostique, fut un grand dynamiteur de l'arrogance rationaliste. Les "états d'âme" qui correspondent à la *conviction* et au *savoir* peuvent être étrangement identiques.

Franz Rosenzweig, dans *l'Étoile de la Rédemption*, à la suite de la guerre de 14-18, met en question les prétentions totalisantes du savoir rationaliste et de la philosophie.

Même constat d'échec "heureux" de la philosophie chez Emmanuel Levinas, pour qui la grandeur véritable, la vitalité de la quête philosophique consiste à s'ancrer à la rationalité pour mieux circonscrire les domaines qui échappent à cette dernière : ceux de la foi, de la poésie, de l'imaginaire, de l'amour.

Importance philosophique du *doute* : "Toute vraie conviction ne peut être désormais qu'un *choix imparfait* – et volontariste – qui "embarque" héroïquement le doute dans ses bagages. L'homme contemporain doit réapprendre à être dissident de la raison au nom de la foi et dissident de la foi au nom de la raison (Bruno Étienne).

Ch. 10 : Repenser le religieux

En ce début de millénaire, la question religieuse est à nouveau omniprésente sur la planète. Et parfois de la pire façon. Exemple déplorable de l'Amérique, "territoire du futur et patrie de la technologie", mais aussi nation religieuse surarmée, qui "sort tout entière de l'alliance conquérante de la Bible et du colt".

Renversement par rapport au XX^e siècle, animé par des idéologies anti-religieuses, soucieuses d'arracher les peuples du monde à l'opium des croyances religieuses : Staline, Hitler, Mao, Pol Pot, etc. Aujourd'hui, retour massif et inquiétant des religions sous des formes agressives. Faut-il en croire Tocqueville ? : "L'incrédulité est un accident ; la foi seule est l'état permanent de l'humanité" (*La Démocratie en Amérique*).

“Une religiosité archaïque et sacrificielle imprègne l’air du temps et donne parfois à penser que la modernité tout entière est une formidable machine à fabriquer des idoles : argent, bourse, médias, profit, tribus, etc. On ne peut plus faire l’impasse sur le *fait religieux*, qui est *devant nous* !

Mais attention ! Une certaine paresse médiatique nous conduit à voir un peu partout des guerres de religion, même là où il n’y en a pas. Exemples : l’ex-Yougoslavie, où les guerres “étaient plus le fait de micro-nationalismes exacerbés que de croyances antagonistes” ; le conflit israélo-palestinien voit s’affronter *deux peuples revendiquant une même terre*, bien plus qu’il ne dresse l’islam contre le judaïsme ; en Irlande du Nord : guerre civile, plus un ultime avatar du processus colonial britannique que résultat d’une incompatibilité théologique entre catholiques et protestants ; Guerre du Liban (1975-1992), très secondairement confessionnelle ; conflit indonésiens (les Moluques) ou africains (Érythrée, Soudan) plus ethniques que religieux. Analyses simplificatrices et réductrices comme le “choc des civilisations” (Samuel Huntington). Instrumentalisation du religieux comme ressort mobilisateur des foules. La religion est la première victime d’une confiscation idéologique.

Idée fautive du relatif pacifisme du paganisme et du polythéisme par opposition à un monothéisme absolutiste et belliqueux. Contre-exemples : Attila, Gengis Khan, les cités grecques toujours en guerre entre elles, les Romains qui assimilaient totalement religion et civisme, etc.

Il n’en est pas moins vrai que toute religion a aussi à son passif un “passé de terreur et de sang” (Stanislas Breton). Violence prosélyte des catholiques (saint Augustin a inventé la “guerre juste”) ; des protestants, au XVI^e s., Luther appelant à la répression contre les partisans de Thomas Munster, qui défend les paysans pauvres et préfigure la théologie de la libération. Karl Barth critique sévèrement l’erreur de Luther, qui explique la fascination de certains Allemands protestants pour le nazisme. Débuts belliqueux de l’islam : la carrière de Mahomet commence par une guerre “anti-idolâtrie païenne” en entrant à la Mecque (629). Interprétations nombreuses et divergentes de la *djihad*, “effort accompli dans la voie de Dieu”, qui apparaît dans le Coran tantôt avec, tantôt sans connotation belliciste. Selon Jean Flori, les premiers chrétiens étaient incontestablement pacifistes, disciples du Christ, alors que dès l’origine, l’islam ne manifeste aucune réticence à l’égard de la guerre. “Ruse de l’histoire ou de l’inconscient, l’échec de l’islam se réalise dans le politique et sa réussite dans l’expérience de l’être, tandis que se produit le contraire pour le christianisme” (Abdelwahab Meddeb, tunisien).

Il reste à imaginer quelle sorte de cohabitation peut s’établir entre le religieux et la démocratie moderne. Nouvel intérêt pour la relecture des textes (anamnèse). Ceux-ci sont vivants et se réinterprètent à chaque génération. Le *fondamentalisme* consiste à refuser l’*herméneutique*, c-à-d. l’interprétation. La Révélation est en elle-même un *processus*, un cheminement jamais achevé ni clos sur lui-même. Pour Paul Ricœur, tout n’est jamais révolu dans le passé qui nous constitue et où nous devons rechercher les promesses non tenues, pour enfin les faire vivre.

Relecture : gage de rajeunissement, mais aussi risque d’archaïsation de la foi (Vatican II, à partir des années 70). Même retour aux textes dans le néo-hindouisme et le néo-bouddhisme. Un néo-confucianisme – “valeurs garantes de stabilité, de

discipline et d'ordre social" et remise en question de la modernité occidentale - renaît en Asie, souvent appuyé et utilisé par des régimes autoritaires (Chine, Corée du Nord, Taïwan, etc.)

La plupart des valeurs démocratiques ont partie liée avec l'héritage juif et chrétien, laïcisé à l'époque des Lumières. Situation paradoxale du christianisme contemporain : *crise triomphante* ou *disparition hégémonique*. La réappropriation paradoxale des valeurs juives et chrétiennes par les encyclopédistes et les révolutionnaires de 1789 a été perçue et développée au XIX^e s., y compris par des penseurs comme Proudhon, selon qui la Révolution était à la fois fille de l'Évangile et émancipation par rapport à ce dernier (1848). Ce passage de relais s'est souvent fait *contre les institutions ecclésiales ou synagogales* et la transmission du message a été *souvent le fait des dissidents, des marginaux ou des proscrits* = "Ruse de la raison" (Hegel).

"Il est devenu très difficile de témoigner de l'Évangile dans une société post-chrétienne qui est pétrie de valeurs chrétiennes qui se sont sécularisées" (Claude Geffré). Le "réemploi social du religieux" (Michel de Certeau) est sûrement utile, mais n'a pas grand chose de commun avec la foi.

L'État moderne souhaite assigner aux diverses confessions religieuses le rôle ambivalent d'*instances productrices de croyances*, organismes consultatifs et quasi techniques, chargés de veiller – de façon pluraliste – à la conformité des valeurs collectives. Réapparition, aujourd'hui, d'une forme d'arianisme (du nom propre *Arius*, prêtre d'Alexandrie au IV^e s.) : accord sur le message (de l'Évangile), désaccord sur la nature divine du messager (Jésus). Nécessité pour tous les croyants de *déclarer qui est leur Dieu*.

Concept de *reste* chez Rosenzweig, repris par Derrida : La foi est ce qui reste, la trace indélébile, indicible, mais qui demeure contre vents et marées, attestant du sens. Proche de Karl Barth ; de Dietrich Bonhoeffer, pasteur assassiné par les nazis et qui affirmait que le christianisme devait être "non-religieux" ; de Karl Jaspers : "Jésus reste la puissance qui s'oppose au christianisme issu de lui".

L'Église n'a plus vocation à exercer, à elle seule, une autorité *normative* dans des sociétés désormais plurielles.

Aucune croyance ne peut plus se prétendre exclusive des autres. Le monolithisme confessionnel appartient au passé. La cohabitation est la seule hypothèse imaginable pour l'avenir. Or, *des croyances raffermies dialoguent plus aisément entre elles que des "religions" inquiètes*. Le fameux échange interreligieux rejoint le principe de tolérance, tel que le définissait Pierre Bayle. Il rend imaginable *l'enrichissement réciproque*, grâce à (et non pas malgré) une *différence clairement affichée*.

Il y a de nombreuses relations et dialogues non médiatisés entre les religions, et le bénéfice est toujours réciproque. L'irréductible différence du vis-à-vis m'est bien plus que supportable, puisque, en définitive, elle me permet d'exister. Il devient tout simplement logique de *se réjouir que l'autre existe*.